

Commémoration du 11 Novembre 1918

ENGIE. La Défense T1.

10 novembre 2017

Madame le Directeur,

Mesdames et Messieurs les représentants des anciens combattants, veuves, orphelins et victimes de guerre de Gaz de France, de SUEZ et d'ENGIE

Mesdames et Messieurs les représentants syndicaux et des personnels

Cher Jean Villeret,

1917, c'est l'année du Chemin des Dames, terme bien impropre pour évoquer l'épouvantable massacre qui a suivi l'offensive du général Nivelle ; elle devait être décisive. Elle ne servit à rien. C'est l'année de Craonne, celle des rebellions de ces soldats épuisés qui refusent de retourner au front ; c'est l'année enfin où à l'est l'empire des Tsars bascule ; heureusement, à l'ouest l'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique rééquilibre la donne. C'est l'avancée technique qui une fois de plus est décisive : seuls les chars d'assaut Renault sont en mesure de résister aux mitrailleuses lourdes qui fauchent sans pitié des fantassins démunis, à découvert.

Les noms des agents morts pour la France en 1917 de la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez, figurent sur la lourde plaque commémorative de marbre, au Landy, sur laquelle nous nous inclinerons dans quelques heures :

André HEBERT, 14 janvier 1917

Louis GERETHIE, 14 avril 1917

Gustave FRANGEUL, 16 mai 1917

« Grande » peut-être, la grande guerre est surtout mondiale. Le théâtre d'opération d'Orient est fondamental, les Dardanelles en demeurent le

symbole, avec là aussi ses massacres sanglants, inutiles et vains. Plus au sud, le canal de Suez constitue – en 14 comme en 40 – un lien stratégique essentiel. L'offensive turco-allemande y est stoppée ; les contingents ne cessent pas de transiter par ce canal pour rejoindre les fronts : de l'Empire français et du Commonwealth arrivent des armées qui elles aussi contribuent à faire la différence. Un magnifique monument aux combattants australiens et néozélandais en est le témoin ; rapatrié dans sa région d'origine, il entretient toujours là-bas sous les tropiques ultramarins, la mémoire de ces événements, de leurs acteurs et de leurs victimes.

Si ce dernier a disparu, comme a disparu – provisoirement espérons-le – la statue de Ferdinand de Lesseps sur la grande jetée de Port-Saïd, il n'en est pas de même du gigantesque monument commémoratif « aux défenseurs du canal de Suez » qui se dresse dans le désert, sur les hauteurs du Djebel Maryam, au confluent du canal de Suez et du lac Timsah qui donne accès à la ville d'Ismaïlia. Nous croisons récemment à ses pieds en effectuant un transit à bord du Var, bâtiment de ravitaillement et de commandement de notre Marine nationale française. Impression poignante au milieu de ces soldats en tenue de combat, toutes armes en batterie, sous le drapeau tricolore claquant au ciel du Sinaï, d'Afrique et d'Asie.

Au fil des eaux plates du canal, nous avons salué nos anciens.

Deux immenses pilonnes de pierre sont bien visibles dans l'immensité du désert : ils sont l'œuvre de l'architecte français Roux-Spitz, membre de l'institut, et du sculpteur Delamarre qui a, lui aussi, adapté sa composition à l'échelle monumentale des lieux. Chef d'œuvre de l'après-guerre, les maquettes et les représentations de ce monument figurent en bonne place au musée des années 30 à Boulogne-Billancourt.

Ce monument est inauguré le 13 février 1930 par le marquis de Vogüé, lui aussi membre de l'Institut, président alors de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez, lointain prédécesseur d'ENGIE comme de SUEZ et, en Égypte, de la *Suez Canal Authority*.

Je reprends quelques une des phrases prononcées à cette occasion :

« Les événements ont répondu à l'idée de Ferdinand de Lesseps. A la pensée de la menace qui pesait sur le canal de Suez, l'Europe, l'Asie, l'Australie ont envoyé des soldats pour aider ceux de l'Égypte à le défendre. Une même volonté marquait les fronts de ces races dissemblables ; un même cœur battait sous les couleurs variées de ces uniformes ; et cette fraternité d'armes était encore un effet du lien tendu entre les peuples par le mince ruban d'azur qui s'allonge sur les sables... Les événements s'estompent petit à petit dans la brume du passé, comme la terre aux yeux du navigateur emporté vers l'horizon plat de la haute mer. A peine les plus saillants, tels les sommets qui dominant la côte, émergent-ils du cercle étroit qui s'est refermé autour de nous. Il en est cependant dont il convient de garder la mémoire, soit parce qu'ils servent à faire comprendre le passé, soit parce qu'ils portent en eux les enseignements profitables aux générations à venir. Tels sont ceux que nous commémorons. Le monument qui s'élève sur le Djebel Maryam les sauvera de l'oubli. Il dira aux passants, - habitants de ce pays dont il semble soutenir le ciel, voyageurs sur la longue route dont il garde les bords, - il leur dira que des hommes venus de l'Orient et de l'Occident ont subi ou bravé ici la mort pour protéger, dans cette Égypte qui fut le berceau des civilisations anciennes, un des centres vitaux de la civilisation moderne. Le talent de l'artiste et la majesté des lieux donnent à ces pierres une éloquence digne des grands souvenirs qu'elles évoquent. Et leur haute leçon pénètre plus profondément encore dans nos âmes, si nous interrogeons les figures symboliques qui se dressent au pied de ce monument... »

Écoutons cette voix qui nous vient du passé au moment où il ne reste plus aucun ancien combattant survivant de 14-18, au moment où ceux de 39-45 se font de plus en plus rares. Les générations actuelles n'ont pas connu de guerres : mon grand-père, lorrain, en avait vécu trois.

Le devoir de mémoire s'impose, demeurons-en dignes.

Arnaud **Ramière de Fortanier**, président du Souvenir de Ferdinand de Lesseps et du Canal de Suez.